

MAX JACOB À MONTMARTRE

Pierre BRUNEL*

Max Jacob a écrit, dans la préface du *Cornet à dés*, datée par lui-même de septembre 1916 : « Une œuvre d'art vaut par elle-même et non par les confrontations qu'on en peut faire avec la réalité » (*O.*, 349). C'est avec cette réalité pourtant que je voudrais reprendre contact cent ans après, et plus précisément avec la réalité montmartroise. Amoureux de Montmartre, j'ai bien souvent fréquenté la rue des Martyrs, que j'ai longuement évoquée dans l'un de mes livres¹, et la rue des Abbesses qui la prolonge vers le haut. Quand on monte de la rue des Abbesses, on parvient à la rue Ravignan et, sur la gauche, au numéro 7, se trouve un vieil immeuble de cinq étages, sans compter le rez-de-chaussée et les chambres de bonnes. Une plaque est apposée sur la façade, qui indique sobrement :

* Pierre Brunel est professeur émérite de l'Université Paris-Sorbonne, où il a occupé de 1970 à 2008 la chaire de Littérature générale et comparée. Il est depuis 2015 membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques). Après ses deux thèses sur Paul Claudel, il a consacré de nombreux livres à Arthur Rimbaud, dont *Éclats de la violence.- pour une lecture comparatiste des Illuminations* (José Corti, 2004). Ses promenades dans Montmartre l'ont conduit à publier en 2012 un livre plus personnel, *Rue des Martyrs* (Éd. du Littéraire).

*Le poète Max Jacob
1876-1944
a habité cette maison
de 1907 à 1911*

La disposition est celle d'un quatrain de poème, même si ce poème reste sobre, sans rimes mais non sans mètres, puisque le troisième vers est un parfait octosyllabe. Il en aurait été de même du premier vers, s'il s'agissait de Pierre Jacob, né en 1904, mort en 1979, qui a droit lui aussi à une plaque, mais au 53 de la rue Lepic : elle indique que ce « poète chansonnier, auteur de la célèbre chanson *Rue Lepic* vécut dans cette maison de 1939 à 1979. » Mais il n'existe aucun lien de parenté entre ces deux hommes et homonymes, dont le second est mort à Montmartre, paisiblement semble-t-il, et dont le premier, arrêté par la Police allemande le 24 février 1944 à Saint-Benoît-sur-Loire, où il s'était retiré, à la sortie de la messe du matin qu'il venait de servir dans la chapelle de l'hospice, est mort le 5 mars suivant au camp de Drancy.

Les poèmes de Max Jacob sur la mort, même quand ils sont en vers, ne sont pas de simples chansons. Je pense à ceux qui ont ce simple titre « La Mort » dans le recueil posthume *L'Homme de cristal*, en particulier au premier :

*Je partirai demain pour d'éternelles vacances
Toute la nuit j'ai vu les bêtes du printemps*

qui s'achève sur ces deux vers,

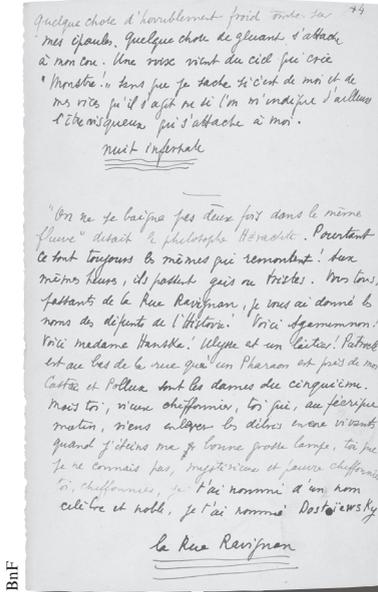
*Moi, la mort est ma sœur, les saints peuvent m'attendre
Car Cybèle n'a plus de géôle pour ma peau².*

Et l'on sait, en effet, comment sa dépouille, inhumée provisoirement au cimetière d'Ivry, fut transférée à Saint-Benoît-sur-Loire le 5 mars 1949.

C'est un poème en prose qui, dans *Le Cornet à dés*, est consacré à la vie dans celle qu'on peut considérer comme sa première rue de la butte Montmartre :

LA RUE RAVIGNAN

« On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve », disait le philosophe Héraclite. Pourtant, ce sont toujours les mêmes qui remontent ! Aux mêmes heures, ils passent gais ou tristes. Vous tous, passants de la rue Ravignan, je vous ai donné les noms des défunts de l'Histoire ! Voici Agamemnon ! voici Mme Hanska ! Ulysse est un laitier ! Patrocle est au bas de la rue qu'un Pharaon est près de moi. Castor et Pollux sont les dames du cinquième. Mais toi, vieux chiffonnier, toi qui, au féérique matin, vient enlever les débris encore vivants quand j'éteins ma bonne grosse lampe, toi que je ne connais



BnF

Max Jacob, « Nuit infernale »
 et « La Rue Ravignan »,
 manuscrit autographe
 dit Manuscrit Kunding (folio 44).

de 1833, qu'il rejoignit successivement en Suisse, en Saxe et en Russie, et qu'il finit par épouser en 1850 quand elle fut devenue veuve, quelques mois avant sa propre mort. Quant à Dostoïevsky, on peut se demander s'il s'agit bien du célèbre romancier russe, qui a vécu de 1821 à 1881. N'est-ce pas plutôt, par un effet d'écho dans *Le Cornet à dés*, ou d'entrechoc de ces dés, l'ancien acteur évoqué dans le poème en prose intitulé « À la mémoire de Dostoïevsky », ce « vieux petit ancien acteur ratatiné et râpé qui, à force d'avoir lu des romans feuilletons, avait fini par confondre la réalité avec eux » (O., 386) ?

Procédant par analogies, associant des figures célèbres aux passants anonymes qu'il voit passer et repasser aux mêmes heures dans la rue Ravignan, Max Jacob fait appel à la littérature des siècles passés pour sa création littéraire nouvelle qui a son point d'origine dans ce que Paul Éluard appellera « la vie immédiate », titre de son recueil publié en 1932 aux éditions des Cahiers libres.

On trouvera dans *Le Cornet à dés* des « Allusions à un apprentissage de la peinture » (O., 422). Et, un peu plus loin, la revendication de Jacob se distingue de celle, bien connue, de Verlaine. Elle devient « De la peinture avant toute chose ».

pas, mystérieux et pauvre chiffonnier, toi, chiffonnier, je t'ai nommé d'un nom célèbre et noble, je t'ai nommé Dostoïevsky (O., 376).

À ces « passants de la rue Ravignan », Jacob prétend avoir « donné les noms des défunts de l'Histoire ». Mais il est difficile de considérer comme tels les héros de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, même s'il y eut sans doute, dans l'Histoire proprement dite, une guerre entre les Grecs et les Troyens. Agamemnon, Ulysse, Patrocle appartiennent à la légende plus qu'à l'Histoire. Et il en va de même pour Castor et Pollux, les deux fils jumeaux de Zeus et de Lédé, la reine de Sparte, qui n'acceptèrent pas d'être séparés après la mort de celui des deux qui n'était pas immortel. Outre le Pharaon qui reste indéfini, la seule figure historique est celle de Mme Hanska, l'épouse ukrainienne du comte Hanska, « l'Étrangère » avec laquelle Honoré de Balzac entretint une correspondance à partir

Cet apprentissage avait commencé en Bretagne, à Quimper où il était né, dans la famille d'un père qui était à la fois tailleur d'habits et marchand d'antiquités. C'est là qu'adolescent il s'est plu à dessiner et à peindre, à l'imitation d'un de ses camarades, Raoul Bolloré. Le père d'un autre de ses camarades, M. Jean Villard, était professeur de dessin dans le lycée de Quimper où il faisait ses études. Et c'est le fils, René Villard, qui a témoigné du talent naissant de Jacob, en insistant sur « l'une de ses premières œuvres, *Le Pâtre aveugle* » qui « dénotait », selon lui, « une âme d'artiste s'exprimant avec maladresse mais très poétiquement³. »

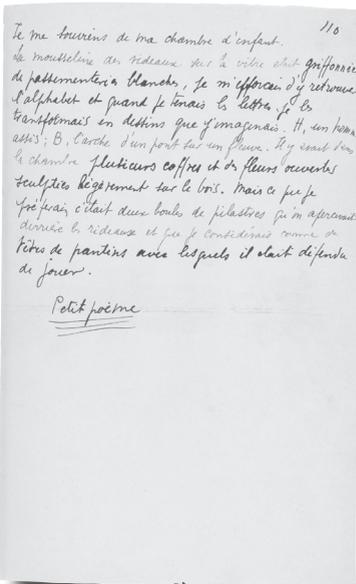
De cette maladresse poétique, devenue volontaire dans la pratique de la littérature, je trouverai bien des exemples dans *Le Cornet à dés*. Ainsi cette notation, dans l'ensemble des pièces poétiques brèves de la première partie :

Un incendie est une rose sur la queue ouverte d'un paon (O., 361).

Ou bien encore, dans « Petit poème », se souvenant de sa chambre d'enfant, il raconte comment « la mousseline des rideaux sur la vitre [était] griffonnée de passementeries blanches », et comment il s'efforçait d'y retrouver l'alphabet. Alors, explique-t-il, « quand je tenais les lettres, je les transformais en dessins que j'imaginai. H, un homme assis ; B, l'arche d'un pont sur fleuve » (O., 402, cliché ci-contre). *Le Cornet à dés* était alors un cornet à lettres, celui dont à sa manière avait usé Arthur Rimbaud, quand il inventait la couleur des voyelles⁴.

La chambre de la rue Ravignan avait d'autres usages, dont André Billy parle sans complaisance. Mais Jacob y pratiquait, dit-il, « une astrologie de bonne femme, à la mesure des commères et des mondaines qui venaient se faire dire par lui la bonne aventure⁵. »

Mais le dessin et la peinture y occupaient une place très importante, inséparable de la création poétique. Max Jacob avait en effet suivi Pablo Picasso, qu'il avait connu dès 1901 quand le peintre malaguène, alors âgé de dix-huit ans, exposait chez Vollard ses premières œuvres. Il était venu le voir un matin, dans son atelier du boulevard de Clichy, pour lui faire part de son désir d'écrire un article dans *Le Moniteur des Arts* où il exprimerait son



Le Cornet à dés, jeu d'épreuve ayant servi à l'impression, folio 110, « Petit poème », O., 402.

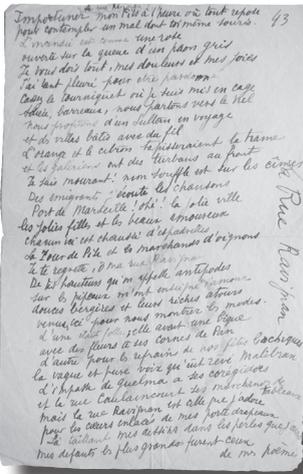
admiration. Dès le lendemain, Picasso lui avait rendu visite à son tour et bientôt il allait, sur une grande toile, le peindre assis par terre au milieu de livres épars⁶.

Par la suite, en 1904, Picasso était allé s'installer au 13 rue Ravignan, et c'est pour être plus près de son ami que Max Jacob avait loué, à l'automne 1907, l'obscur réduit du 7, seulement éclairé jour et nuit par une lampe fumeuse, tant le soleil y pénétrait difficilement. Il l'a lui-même décrite dans *La Défense de Tartufe*, texte publié en 1919 par la Société littéraire de France :

Ma chambre est au fond d'une cour et derrière des boutiques, le n° 7 de la rue Ravignan ! Tu resteras la chapelle de mon souvenir éternel. J'ai pensé, étendu sur le sommier que quatre briques supportent ; et le propriétaire a percé le toit de zinc pour augmenter la lumière. (O., 472)

Un dessin de Pierre de Belay, conservé au fonds de la BLJD, est accompagné de cette mention manuscrite de Max Jacob : « Ce dessin représente la chambre de la rue Ravignan n° 7 où j'ai vécu entre 1904 et 1910 ou 12⁷. » On le voit de dos, assis à une table qui porte une lampe à pétrole, devant une fenêtre ouverte qui semble donner sur un mur. On croit deviner une cheminée sur laquelle sont entassés des dossiers. À gauche, sur la cloison, sont suspendus des tableaux. C'est la chambre qu'il dira regretter dans un poème en vers, intitulé lui aussi « La rue Ravignan » et recueilli dans *Le Laboratoire central* quelque dix ans plus tard, en 1921, l'année même où il se retirera à Saint-Benoît-sur-Loire. Regret réel ? Regret imaginaire ? Ce « mourant » qui se trouve à Marseille et part, ou plutôt rêve de partir vers le Nil, me fait encore penser à Arthur Rimbaud mourant dans sa chambre de l'hôpital de la Conception et dictant à sa sœur Isabelle qui le veillait un ultime message, sans doute au directeur de l'agence des Messageries de Marseille, pour un nouveau départ vers l'Orient. Mais c'est bien l'ancien habitant de la rue Ravignan qui s'exprime :

*Je te regrette, ô ma rue Ravignan !
De tes hauteurs qu'on appelle antipodes
Sur les pipeaux m'ont enseigné l'amour
Douce bergères et leurs riches atours
Venues ici pour nous montrer les modes.
L'une était folle ; elle avait une bique
Avec des fleurs à ses cornes de Pan :
L'autre pour les refrains de nos fêtes bachiques
La vague est pure voix qu'eût rêvée Malibran.
L'impasse de Guelma a ses corrégidors
Et la rue Caulaincourt ses marchands de tableaux*



Max Jacob, « La Rue Ravignan », *Le Laboratoire central*, ms autographe, folio 43.

*Mais la rue Ravignan est celle que j'adore
Pour les cœurs enlacés de mes porte-drapeaux.
Là, taillant des dessins dans les perles que j'aime,
Mes défauts les plus grands furent ceux de mes
poèmes. (O., 585).*

« O saisons ô châteaux/Quelle âme est sans défauts », écrivait Rimbaud, en vers lui aussi, dans un poème sans titre de 1872 qu'il a repris, toujours sans titre, à la fin d' « Alchimie du verbe », dans *Une saison en enfer*, l'unique livre - une mince plaquette, mais quelle plaquette ! - qu'il ait publié, en octobre 1873 à Bruxelles. Quels défauts, dans quels poèmes est-on en droit de se demander quand on lit ces vers dans *Le Laboratoire central*.

Le logement de Pablo Picasso rue Ravignan était inséparable du Bateau-Lavoir, « cette maison baroque », comme le disait André Salmon, « où tout le monde s'égarait. » L'ami d'Apollinaire, qui était devenu aussi l'un des familiers de Max Jacob, s'était installé au Bateau-Lavoir après avoir occupé une maison située au milieu du cimetière Saint-Vincent avant son mariage célébré le 13 juillet 1909 et aussi dans un poème d'*Alcools*⁸. Hubert Fabureau a décrit le Bateau-Lavoir comme « une étrange demeure, faite de vieilles poutres et de planches mal jointes », qui « entassait au flanc de la Butte des loges branlants, s'ouvrant sur un corridor sombre. » La structure des terrains montmartrois ayant favorisé la fantaisie des constructeurs, « on n'arrivait pas à distinguer les quatre étages de la bâtisse, si paradoxalement disposés le long des rues hautes et tortueuses ». Il en résultait que « les habitants ne savaient jamais de façon précise s'ils logeaient au sous-sol ou au grenier. Lorsqu'on entrait rue Ravignan, on rencontrait bien des ateliers au rez-de-chaussée, mais on devait descendre un escalier souterrain pour gagner les autres qui, sur la façade opposée, dominaient de plusieurs étages une cour de la rue Garraud⁹. »

Quand on remonte la rue Ravignan, on croise en effet à gauche la rue Garreau, et à droite la rue des Trois-Frères. En haut sur la place de Ravignan devenue place Émile Goudeau se trouve toujours, sur la gauche et à droite du *Tim Hôtel*, l'emplacement de ce Bateau-Lavoir qui vit naître le cubisme. Mais l'ancienne manufacture de pianos divisée en ateliers d'artistes en 1889 a été détruite par un incendie le 12 mai 1970 et remplacée par le bâtiment modeste que

nous connaissons aujourd'hui. La dernière fois que j'y passai, le 3 juillet 2016, était apposée dans la vitrine l'affiche du Musée de Montmartre :

ARTISTES À MONTMARTRE À L'AUBE DES AVANT-GARDES
de Steinlen à Satie

Érik Satie possède sa maison à Montmartre, et Théophile-Alexandre Steinlen une rue, qui donne sur la rue des Martyrs. Le huitième nom sur cette liste d'artistes est celui de (Max) Jacob, et le passant est incité à remonter encore plus haut, vers le Musée de Montmartre, qui se trouve à environ 300 mètres, et où il pourra découvrir ses peintures.

André Billy, après avoir relu le « Poème en forme de boîte oblongue », « Poème sans forme avec consistance », « Poème en forme de demi-lune » et « Poème en forme de coupe¹⁰ » dans *Le Cornet à dés*, marque la ressemblance qui lui apparaît entre Max Jacob et Érik Satie, le compositeur des *Morceaux en forme de poire* pour piano¹¹. La comparaison s'impose d'autant plus que Satie a été lui aussi pendant quelque temps un habitant de Montmartre. Pourtant, toujours selon André Billy, « il est peu musicien la plume à la main, il ignore le secret de la mélodie verbale », alors que Satie pratique en musique l'art de la mélodie, même si elle est dépouillée et parfois presque blanche. Pour Billy, « Max Jacob est grand poète si la poésie est avant tout caprice, fantaisie, jeu de mots et juxtaposition d'images¹². »

Une plaque apposée rue Ravignan révèle que c'est le nom d'un prédicateur jésuite, qui vécut de 1795 à 1858. Cette indication prend tout son prix si l'on songe que c'est là, dans sa chambre du n° 7 qu'eut lieu, le 22 septembre 1909, l'événement qui est à l'origine de la conversion à la religion catholique de Max Jacob, né dans une famille juive.

Lui-même en a fait le récit, où Hubert Fabureau, qui le cite, entendait passer des échos du célèbre mémorial de Pascal¹³.

Je suis revenu de la Bibliothèque Nationale ; j'ai déposé ma serviette ; j'ai cherché mes pantoufles et quand j'ai relevé la tête, il y avait quelqu'un sur le mur ! il y avait quelqu'un ! il y avait quelqu'un sur la tapisserie rouge. Ma chair est tombée par terre ! J'ai été déshabillé par la foudre ! Oh ! impérissable seconde ! Oh ! vérité ! inoubliable vérité ! Le Corps Céleste est sur le mur de la pauvre chambre ! (O., 471)

Cette révélation fut loin d'être simple. René Plantier a montré comment, « dans les années qui vont de 1910 au baptême, et au-delà même de ce baptême, c'est bien en adepte des sciences occultes, en pèlerin de l'absolu, que Max Jacob développe sa vie

intime et qu'il tente d'organiser son univers religieux, dans un effort constant pour concilier la lumière révélée sur le mur de la rue Ravignan et toutes les symboliques humaines¹⁴. » Si *Le Cornet à dés* n'en offre pas de preuves nombreuses, comme l'écrit encore René Plantier, elle n'en est pas absente pour autant.

Précédant immédiatement « La rue Ravignan » dans le recueil de 1917, « Nuit infernale » n'évoque pas seulement un cortège de passants dont le dernier, il est vrai, le nommé Dostoïevsky, est « mystérieux ». Ce n'est pas une vision de lumière mais au contraire une figure du péché et du remords :

Quelque chose d'horriblement froid tombe sur mes épaules. Quelque chose de gluant s'attache à mon cou. Une voix vient du ciel qui crie. « Monstre ! » sans que je sache si c'est de moi et de mes vices qu'il s'agit ou si l'on m'indique d'ailleurs l'être visqueux qui s'attache à moi. (O., 376)

« Les Vrais Miracles¹⁵ » (O., 388) évoque, plutôt sur le mode plaisant, l'envol d'« un bon vieux curé ». Au début de la deuxième partie, « La Mort morale¹⁶ » (*ibid.*, 401) nous fait pénétrer dans une église où un vieillard porte « une lampe allumée sous un grand manteau noir doublé de fourrures » et lève vers le vitrail des yeux emplis de larmes, tandis que « l'orgue emmenait les morts ». Grâce au vitrail apparaît « le Seigneur couronné de perles et sans mitre [qui] changea le cours des temps pour finir ses alarmes ». Mais la tombe, comme celle d'Ophélie, reste « une fenêtre ouverte sur le mystère » (« Ils ne reviendront plus », *Idem.*, 405). Les passants de la rue Ravignan ont, eux aussi, des noms de morts illustres qui reviennent à notre vie.

C'est en artiste plutôt inquiet et en familier des peintres du Bateau-Lavoir que Max Jacob semble s'interroger, dans un autre poème en prose du *Cornet* intitulé « Portraits peu flatteurs » (O., 421). « L'image du Christ en croix » est devenue un « sujet de concours » pour des frères qui ne sont pas nécessairement pour autant des frères chrétiens. L'un d'entre eux, le plus jeune, s'attire ces mots : « Quelle anatomie ! » Les « Christ cubistes » ont des « membres tombant à terre d'une hauteur de trois mètres ». On prend l'auteur à témoin. Il est perplexe devant les images de la croix dans les dictionnaires illustrés. Et il s'interroge : « Pourtant il n'y eut qu'un Christ : laquelle a-t-il choisie de ces images ? »

Comment interpréter, dans la série des poèmes très brefs regroupés dans *Le Cornet à dés* cette notation :

L'artillerie du Sacré-Cœur ou la canonisation de Paris (O., 367)

Comment ne pas voir un jeu sur le mot « canonisation », mot qui peut surprendre de la part d'un catholique ? Mais précisément, c'est à Montmartre, presque aux pieds du Sacré-Cœur, qu'a eu lieu le coup de foudre, ou le coup de feu : le 22 septembre, à moins que ce ne soit le 7 octobre 1909. Et Max Jacob s'interroge sur la représentation du corps céleste dont, avant même l'illumination, il était l'auteur :

Pourquoi, Seigneur ! Oh pardonnez-moi ! Il est dans un paysage que j'ai dessiné jadis, mais Lui ! [...] (O., 471)

Lui, c'est le Christ, tel que Max Jacob l'a vu, vêtu d'une robe à parements jaunes, dans une aquarelle accrochée au mur de sa chambre, peut-être une aquarelle imaginaire ou qu'il aurait cru avoir peinte lui-même. La description qu'Hubert Fabureau a faite de la chambre de Max Jacob rue Ravignan fait place à « un Christ janséniste » qui « souffre sur sa croix piquée de vers », Christ qui aurait été légué à Max Jacob par une vieille octogénaire, morte à l'hôpital¹⁷.

La seconde apparition du Christ aura lieu plus tard, le 17 décembre 1914, après qu'une âme charitable lui eut expliqué à La Rotonde, dans le quartier de Montparnasse cette fois, où se trouvait le couvent de Notre-Dame-de-Sion, vouée au rachat de Juifs. Le soir même, dans une salle de cinéma, Max Jacob vit le Christ en robe blanche, portant des cheveux ondulés un peu serrés à la nuque, et l'entendit s'adresser à lui¹⁸. Le lendemain allait commencer son instruction religieuse, conduisant au baptême, le 18 février 1915, de Cyprien-Max Jacob, en présence de Pablo Picasso, qu'il avait choisi comme parrain.

C'est avant son baptême que Max Jacob quitta peu à peu puis définitivement le 7 rue Ravignan, et s'était installé en janvier 1913 au 17 rue Gabrielle. Cette rue se trouve un peu plus haut sur la butte Montmartre, dans la continuité de la rue Ravignan, une fois passée la place Jean-Baptiste Clément. Au numéro 49 une plaque indique qu'« ici, en 1900, Picasso eut son premier atelier à Paris. » Et c'est ainsi, dans l'existence montmartroise de Max Jacob, une autre continuité qui se trouve confirmée : celle de sa relation avec Picasso.

Le logement de la rue Gabrielle est ainsi décrit par Hubert Fabureau : c'est, « une fois de plus » une pièce « dans un sombre rez-de-chaussée au fond d'une cour pleine d'enfants sordides, qui exploitent sa bonté¹⁹. »

On ne saurait oublier ce que j'oserai à peine appeler les soirées organisées à Montmartre par Max Jacob. Elles ne ressemblent en rien aux célèbres mardis de Mallarmé rue de Rome.

Dans le rez-de-chaussée de la rue Ravignan, c'est tous les lundis qu'il recevait ses amis. Si l'on en croit Hubert Fabureau, étaient là « des personnages muets,

assis dans les coins d'ombre avec des mines de conspirateurs, encombrant l'étroite pièce et alourdissant l'atmosphère, chargée déjà de mystérieuses effluves²⁰. » Max Jacob s'empresse pourtant auprès de ses hôtes, glisse des mots flatteurs ou railleurs, sans jamais s'en prendre à Picasso à qui il voue encore une grande admiration.

Après le déménagement rue Gabrielle, c'est le mardi. Mais, comme le logis est trop étroit, Max Jacob réunit ses amis et ses admirateurs dans les salons de La Savoyarde, rue du Chevalier-de-la-Barre, au pied même du Sacré-Cœur. Il ne dédaigne même pas de danser avec l'une ou l'autre des trois filles de la patronne. Il y a là, entre autres, Georges Gabory, qui sera le préfacier des éditions de 1922 et de 1923 du *Cornet à dés*, Antonin Artaud, Raymond Radiguet, André Malraux et, moins connu de nous, Louis Chevasson que Max Jacob surnomme « Grain de café²¹. »

Max Jacob habitait encore rue Gabrielle quand, en 1921, son ami le chanoine Weill lui suggéra d'aller vivre à Saint-Benoît-sur-Loire, où il allait s'installer pour la première fois, le 24 juin, au presbytère. Et c'est dans sa chambre de Montmartre que le curé de Saint-Benoît, le chanoine Fleureau, était venu lui rendre visite pour se rendre compte du genre de pensionnaire qu'on lui recommandait.

Après avoir quitté la rue Gabrielle, Max Jacob n'oubliera pas Montmartre. Ni à Saint-Benoît-sur-Loire, où il aimait recevoir des lettres de ses anciens camarades poètes ou artistes. Ni à Paris quand il y reviendra, s'installant en 1928 à l'Ermitage du Régent, 15 rue Daubenton (V^e), puis au 55 de la rue Nollet (XVII^e), où, selon Hubert Fabureau, il menait « une existence de sage désabusé ». Et, toujours selon cet auteur, il disait : « Montmartre n'est plus pour moi que les environs de la Basilique où je vais chaque matin m'entraîner à une vie qui paraît plus noble et l'est peut-être moins²². »

NOTES

- ¹ BRUNEL Pierre, *Rue des Martyrs* : Les éditions du Littéraire, 2012.
- ² JACOB Max, *L'Homme de cristal*, dans *La Vérité du poète*, La Table Ronde, 2015, p. 99.
- ³ FABUREAU Hubert, *Max Jacob. - Son œuvre*, éd. de La Nouvelle Critique, 1935, p. 10. Fabureau précise que M. Villard père appréciait moins le talent naissant de Jacob, déclarant qu'il n'était qu'un « barbouilleur ».
- ⁴ RIMBAUD Arthur, « Délires II. Alchimie du verbe », *Une saison en enfer*, Bruxelles : Alliance typographique, 1873 rééd. Le Livre de poche classique n° 9636, éd. de Pierre Brunel, 1998, p. 68.
- ⁵ BILLY André, *Max Jacob*, Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui, 1973, p. 16.
- ⁶ FABUREAU Hubert, *Max Jacob. - Son œuvre*, *op. cit.*, p. 18.
- ⁷ *Max Jacob portraits d'artistes*, catalogue de l'exposition de Quimper et d'Orléans, Somogy, 2004, p. 32. Le dessin est conservé à la BLJD, Inv. Sup 102, 104 et 117.
- ⁸ « Poème lu au mariage d'André Salmon le 13 juillet 1909 », dans APOLLINAIRE Guillaume, *Alcools*, 1913, rééd. Gallimard, Folio n° 5546, 2013, p. 74-76.
- ⁹ FABUREAU Hubert, *op. cit.*, p. 20. « Garreau » est la bonne orthographe du nom du propriétaire des terrains sur lesquels fut ouverte cette rue.
- ¹⁰ *Levé*, I^{ère} partie, section III, p. 39-41. Titres modifiés dans les éditions ultérieures ; voir *BEDESCHI*.
- ¹¹ BILLY André, *Max Jacob*, p. 29. Voir également *infra* l'article d'Andrea Bedeschi.
- ¹² *Ibid.*, 37.
- ¹³ FABUREAU Hubert, *op. cit.*, p. 39.
- ¹⁴ PLANTIER René, *Max Jacob*, Desclée de Brouwer, coll. Les écrivains devant Dieu, 1972, p. 47.
- ¹⁵ *Ibid.*, 388.
- ¹⁶ *Idem.*, 401.
- ¹⁷ FABUREAU Hubert, *op. cit.*, p. 23.
- ¹⁸ *Ibid.*, 45.
- ¹⁹ *Ibid.*, 46. Et le chanoine François Weill confirme et complète cette description : « On descendait quelques marches pour pénétrer chez lui. C'était presque un sous-sol : une chambre assez misérable, encombrée de livres sur des rayonnages de bois blanc : près de la fenêtre, une table où des dessins et des gouaches à moitié terminés voisinaient avec des pots de couleurs, des morceaux de pastel et des détritrus de cigarettes, dans un étonnant désordre » (WEILL François, « Les Ascensions de Max Jacob », *Les Documents du Val d'Or*, mars 1945, p. 16).
- ²⁰ *Ibid.*, 26.
- ²¹ *Ibid.*, 47.
- ²² *Idem.*, 52.